



Journal de la Société des Océanistes

125 | Année 2007-2
Spécial ESfO Marseille – 2005

Petra Martin, Christine Schlott, Antje Schlutz, Simone Lässig & Anette Schade, *Schätze aus Indonesien und der Südsee. Die Schenkungen Baessler und Arnhold*

2006

Gilles Bounoure



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/jso/1061>
ISSN : 1760-7256

Éditeur

Société des océanistes

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2007
Pagination : 338-339
ISBN : 978-2-85430-010-9
ISSN : 0300-953x

Référence électronique

Gilles Bounoure, « Petra Martin, Christine Schlott, Antje Schlutz, Simone Lässig & Anette Schade, *Schätze aus Indonesien und der Südsee. Die Schenkungen Baessler und Arnhold* », *Journal de la Société des Océanistes* [En ligne], 125 | Année 2007-2, mis en ligne le 23 avril 2008, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/jso/1061>

que trop longtemps interrompu, alors recommencera à exister cet ancien continent, qui n'était invisible que parce que nous étions aveugles. »

On pourra juger ces pages hâtives, peu conformes à certaines données géopolitiques ou ethnographiques bien connues, et somme toute, trop « lyriques », selon le reproche réservé par les imbéciles aux poètes, mais il se pourrait que, même formulée en français et non en bislama ou en tok pisin, cette « vision caraïbe » appliquée à la Mélanésie insulaire ait quelque retentissement sur les débats intellectuels animant la jeunesse dans l'ensemble de l'Océanie, et lui donne le même sentiment d'unité ou de solidarité qui émerge parfois d'une île à l'autre des Antilles. C'est alors peut-être en effet que, sans « nostalgie d'un passé idyllique », « Raga » retrouverait sa dimension maritime.

Gilles BOUNOURE

Petra MARTIN, Christine SCHLOTT, Antje SCHLUTZ, Simone LÄSSIG & Anette SCHADE, 2006. *Schätze aus Indonesien und der Südsee. Die Schenkungen Baessler und Arnhold*, Ausstellung des Museums für Völkerkunde Dresden, Dresden, Staatliche Ethnographische Sammlungen Sachsen, 108 p., 130 illustrations.

Alors que de ce côté-ci du Rhin, les grands musées font de plus en plus ouvertement appel au mécénat, le musée d'ethnographie de Dresde a pris l'initiative d'exposer, du 6 décembre 2006 au 9 septembre 2007, environ huit cents pièces africaines, indonésiennes et océaniques entrées anciennement dans ses collections grâce à deux de ses mécènes historiques, Arthur Baessler (1857-1907) et Georg Arnhold (1856-1926) secondé par plusieurs membres de sa famille. Le catalogue, excellemment documenté et bien conçu, se compose de deux fascicules, celui-ci consacré aux objets d'Indonésie et d'Océanie, que complètent diverses études historiques, et un second spécifiquement consacré à l'Afrique et plus précisément aux quelque quatre-vingts objets du Bénin acquis par Baessler pour le musée entre 1899 et 1904 (Silvia Dolz, *Schätze aus Afrika : Benin. Die Schenkung Baessler*, 60 pp., 95 illustrations), parmi le butin de la fameuse « expédition punitive » britannique de février 1897, fort de plus de deux mille objets d'art dont une faible part rejoindrait le British Museum, l'essentiel restant en mains privées ou allant après une série de ventes publiques chez des marchands comme Webster, puis Oldman, au prix de 20 livres sterling pour les pièces les plus spectaculaires. Aucun musée français ne chercha à s'en procurer, et un siècle s'écoula avant qu'entrent au MNAO deux de ces objets (Inv. A.97.4.1 et A.97.14.1), acquis du musée Barbier-Mueller pour des sommes hors de proportion. Pour l'Océanie, profitant du même genre d'occasion, le musée de Dresde allait s'enrichir grâce à Baessler, en 1902, de la collection du major général Robley, l'auteur du célèbre *Moko or Maori Tattooing* (London, Chapman and Hall, 1896), soit, pour 848 livres (mais, fait observer Antje Schultz, « 18 143 marks de l'époque, somme énorme ») cent-trente et un objets

maori qui forment le quart des actuelles collections néo-zélandaises du musée de Dresde.

Ces acquisitions, parmi d'autres non moins heureuses auprès de marchands comme Umlauff, auraient été inconcevables sans la connivence liant deux personnalités à la curiosité exceptionnelle, Adolf Bernhard Meyer (1840-1911), le fondateur du musée royal de zoologie, d'anthropologie et d'ethnologie de Dresde, qu'il dirigea de 1875 à 1904, et le riche voyageur et collectionneur Arthur Baessler, qui, à côté de la prestigieuse publication berlinoise résultant de sa donation de 1903 et perpétuant son nom, *Baessler-Archiv*, a laissé deux récits de voyage dans le Pacifique qui restent de premier intérêt (*Südsee-Bilder* et *Neue Südsee-Bilder*, Berlin, Georg Reimer, 1895 et 1900). Les articles accompagnant ce catalogue offrent des aperçus utiles, et parfois nouveaux, sur Baessler lui-même, sa situation sociale, ses déterminations intellectuelles, ses relations avec Meyer, ses trois voyages en Indonésie (1887-1889) et dans le Pacifique (1891-1893, 1896-1898) ainsi que les collectes qu'il y effectua. L'appui qu'il procura au musée de Dresde de 1891 à sa mort et les travaux personnels de Meyer, parfois en collaboration (avec des collecteurs comme Richard Parkinson pour les deux *Album von Papua-Typen*, Dresde, 1894 et 1900 ou des spécialistes comme William Foy) pourvurent cette institution non seulement d'un prestige enviable, mais aussi d'un rayonnement observable jusque chez les jeunes artistes locaux qui fonderaient « Die Brücke », en 1905, à l'origine de l'explosion de l'art moderne dans l'ensemble du pays.

En dépit du directeur assez terne, Arnold Jacobi, qui succéda à Meyer à la tête du musée, ses collections bénéficièrent encore, entre 1907 et 1929, du mécénat de la banque Arnhold de Dresde, capable notamment d'acheter, en 1912, plus de cent-soixante objets de Bornéo et de Sumatra et de nombreuses plaques photographiques à l'explorateur Albert Grubauer, depuis longtemps en contact avec Meyer, ou encore, à l'issue de la Deutsche Marine-Expedition (1907-1909) à laquelle Felix von Luschan, pour le musée d'ethnographie de Berlin, avait associé Otto Schlaginhaufen, d'offrir cinq mois de séjour supplémentaire à ce jeune naturaliste suisse en vue de recueillir des objets pour les collections de Dresde, le long des rives du Kaiserin-Augusta-Fluss (Sépik) dont l'exploration du cours moyen commençait. Quoique cette remontée du Sépik n'ait duré que cinq jours, Christine Schlott estime que les pièces acquises par Schlaginhaufen pour le musée ont posé « den Grundstein für seine umfangreiche Sepik-Sammlung » récemment remise en lumière lors de la grande exposition « Die Kunst Neuguineas » du Palais japonais (2000-2004). Mais ces quelque quatre décennies de développement des collections ethnographiques du musée de Dresde grâce au mécénat local ont de multiples parallèles dans le reste de l'Allemagne wilhelmienne et ses prolongements weimariens, comme l'engagement de Bruno Mencke en faveur du musée de Hanovre, celui de la riche municipalité hanséatique en faveur de la « Hamburger Südsee Expedition », la fondation à Stuttgart par le Graf von Linden du musée qui porte son nom, la création par la famille Rautenstrauch du musée d'ethnographie de Cologne, etc.

Dans la contribution ouvrant ce catalogue (« Kolonialismus, Ethnologie und Mäzenatentum im Deutschen Kaiserreich »), Chr. Schlott analyse avec subtilité les déterminations sociales qui conduisirent nombre de « bénéficiaires », rentiers ou exploiters directs du développement industriel, colonial et bancaire de l'Allemagne de l'époque, « nouveaux riches » méprisés par une aristocratie réclamant toujours le haut du pavé, à vouloir se « distinguer » par le mécénat et la recherche ethnographique, pour apporter les meilleures preuves de leur « philanthropie » universelle, facilement opposable à l'étroit esprit de caste des « Junkers ». Cela explique certainement pour partie l'étonnante richesse des musées allemands en objets ethnographiques directement obtenus de colonies assez brièvement exploitées, mais explorées avec un empressement souvent passionné, soit à peu près l'inverse de ce qui advint pour l'ancien « Empire français ». Cela fait également mieux saisir pourquoi les collections publiques nationales de ce pays-ci, même rassemblées en un seul nouveau musée parisien inauguré en 2006, ont dû – et devront encore – compenser par de très coûteuses acquisitions leurs « manques » les empêchant de rivaliser en maints domaines avec de nombreux musées d'ethnographie allemands, au sta-

tut toujours municipal ou régional. Mais sans en rien dire d'explicite, cette exposition et le catalogue qui l'accompagne offrent aussi des éléments susceptibles d'éclairer d'autres phénomènes récents conditionnant l'avenir des musées d'ethnographie, tels que la hausse vertigineuse du prix des objets présentés sur le marché du fait de l'intérêt de nouveaux clients aussi fortunés qu'intéressés à faire valoir leur prestige, voire leur qualité de « philanthropes », ou le recours à un mécénat parfois purement publicitaire (à l'instar de la « fontaine Ricard » du musée du quai Branly) mais procédant constamment d'un « évergétisme » des plus antiques dans ses principes. De ce point de vue, il est encore très remarquable que, pour montrer de tels « trésors » (Schätze), le musée d'ethnographie de Dresde soit parvenu à mettre sur pied cette belle exposition et à éditer cet excellent catalogue sans le moindre recours au « sponsoring » local ou international, tout en contribuant à mieux faire connaître certains des ressorts anciens et toujours agissants de ces activités dites de mécénat culturel ou scientifique.

Gilles BOUNOURE